

L'avenir de l'anthropologie

PAR
BERNARD TRAIMOND*

Pour imaginer l'anthropologie de demain¹ nous disposons non seulement d'instruments théoriques mais aussi de lieux d'expérience que sont les lectures mais aussi les rencontres avec les collègues (à Jaca, Madrid ou Granada par exemple et j'en profite pour rappeler tout ce qu'elles m'apportent année après année à mes propres recherches) et les étudiants. Nous appuyant sur deux jambes nous cheminons dans les catégories et les théories liant tant bien que mal nos sentiments, nos espoirs et les contraintes de tout ordre auxquelles nous tentons de résister. Pour poursuivre ce cheminement singulier nous suivons un objectif confus et éloigné, une boussole qui, par chance, ne prétend pas proposer une direction assurée. Elle nous est donnée par une théorie de l'évolution des sciences —celle de Kuhn qui constitue aujourd'hui l'expression apparemment casi-incontestable— qui guide notre façon de nous représenter cette évolution. Elle a l'avantage de proposer un schéma simple qui rend compte non seulement de l'état d'une discipline, la "science normale", fondée sur un certain nombre de paradigmes réputés être acceptés par tous les chercheurs, mais aussi de son évolution, le changement de l'un d'entre eux. Armés de ce schéma nous avons le sentiment de comprendre ce qui nous sépare de nos prédécesseurs et collègues tout en préparant l'avenir par l'exploration des conséquences des paradigmes admis ou en imaginant de nouveaux. Nous avons là un cadre d'expression de nos activités à la fois rassurant (il nous propose notre propre place dans l'histoire des sciences) et stimulant, il nous engage à changer de paradigme. En alternative au *sens de l'histoire* aujourd'hui perdu, Kuhn nous propose un sens de *l'histoire des sciences*, largement inspiré du premier, mais en lui enlevant son dogmatisme et ses conséquences militantes. Peut-être s'agit-il d'un marxisme à la mode américaine, désodorisé et désincarné ; est-ce le pendant intelligent au stalinisme ou le résultat de l'épuration mac-carthyste ? Peut-être est-ce le moment et le lieu d'élargir à Kuhn et à ses paradigmes les critiques formulées à l'encontre des philosophies de l'histoire.

En outre, dans un autre cadre, celui de l'histoire culturelle, nous pouvons aussi avancer l'idée moins volontariste de *négociation* qui laisse une large part au

* Université Victor Segalen Bordeaux 2. Bordeaux, France.

¹ Nous n'examinons qu'un petit aspect de la question, le développement du contenu académique de la discipline. Les aspects institutionnels, les relations avec les autres disciplines et bien d'autres sont négligés.

“public”. Au lieu, de s’expliquer par leurs seules logiques internes (tout à fait analogues aux “contradictions du capitalisme”), selon Greenblatt, les œuvres littéraires doivent s’adapter aux pratiques du monde social. Dès lors, un auteur se plie au moins partiellement aux demandes du public et poursuit ses travaux dans la direction où le succès apparaît et ne poursuit pas celles qui rencontrent indifférence ou hostilité. Nous tous avons besoin d’être édités, lus et critiqués, c’est-à-dire reconnus. Ainsi Jacques Berque, déçu par l’accueil rencontré par *Dépossession du monde* (1964) particulièrement auprès de ceux dont il se sentait proche, abandonne ses recherches sur les sciences sociales pour se tourner vers l’islamologie et les traductions des œuvres littéraires arabes.² Le fait qu’il soit professeur au Collège de France, arabisant mondialement reconnu et édité par les maisons les plus importantes, Le Seuil et Gallimard, ne l’empêche pas de conduire son œuvre en fonction de la réception de ses livres par le monde académique.

Essayons de voir comment aujourd’hui nous orientons nos propres recherches en proposant quatre directions, l’inscription dans une tradition, l’analyse des pratiques scientifiques, l’application d’un paradigme nouveau —le “tournant linguistique”— et, enfin, les lieux de débats qu’il engendre.

I. LA TRADITION ANTHROPOLOGIQUE

La “science normale” ressemble à l’*épistémè* de Foucault sauf que ce dernier, constaté ex-post change indépendamment de la conscience des auteurs. Chez Kuhn, le chercheur élabore les paradigmes et les modifie. Nous avons le sentiment de vouloir en imaginer de nouveaux chaque fois que nous nous opposons à nos prédécesseurs. Ainsi, dès l’introduction d’un ouvrage récent, je me suis moi-même cru obligé d’affirmer une certaine démarche en opposition avec d’autres (cf. Annexe). Tout lecteur un peu averti et plus encore tout anthropologue professionnel voit au premier coup d’œil de quels auteurs, livres et écoles ces propositions veulent se séparer. Elles s’inscrivent dans une certaine continuité, se distinguent d’autres et affirment ainsi ce que l’on pourrait désigner comme des “paradigmes”. Ce texte en propose trois, le lecteur ayant la charge de les refuser et de les compléter :

- Importance de l’enquête.
- Critique des données.
- Continuité entre discours ordinaire et propos savant.

² Entretien privé à Saint-Julien en Born.

Ces choix s'opposent donc aux "anthropologues de cabinet", au "positivisme"³ et à la fameuse "coupure épistémologique" des années 60.

Les *Horizontes* successifs suscités, organisés et publiés par Carmelo Lisón Tolosana (Granada : 1998, 2000) obéissent me semble-t-il à une démarche analogue : établir des positions générales, des paradigmes à partir desquels pourront se déployer enquêtes et recherches. Il pose ainsi les fondements de "l'anthropologie du futur".

Trente ans après sa rédaction, un Jacques Berque interprétait sa thèse selon ces termes.

Le facteur de l'historicité se trouvait déjà dans cette thèse. Et là, j'avais raison. Quant au contenu, j'étais aux prises avec deux phénomènes que m'ont confirmé les gens d'Imintanaout :

1) D'une part, l'importance de la base socio-économique. Cela, c'est une généralité que le marxisme a développé et que j'ai pu vérifier sur place [...].

2) L'historicité du groupe. [...] Je savais déjà que l'identité tient à son système plutôt qu'à ses contenus objectifs (Berque, 2001: 4437-438).

Dans cet entretien, Berque explicitait les présupposés théoriques qui avaient guidé ses recherches, historicité, holisme. Sans s'interroger sur leur pertinence, nous ne pouvons que constater qu'il avait une claire vision de leur originalité ("j'écrivais en réaction") et constatait qu'ils avaient organisé l'essentiel des recherches dans les décennies qui ont suivi.

Nécessairement, selon l'époque les lieux de débats choisis changent. Berque s'opposait au pointillisme, aux analogies et l'absence d'histoire des disciples de Frazer. Les textes réunis par Lisón et les siens s'arriment aux enquêtes (tout comme

³ "Positivism" a commencé une longue carrière comme mot slogan. Dans les fréquentes polémiques contre le nouveau style des sciences sociales dominantes, il est souvent utilisé péjorativement. Placé dans une perspective qui associe le formalisme théorique aux mesures quantitatives, il considère les méthodes des sciences naturelles comme un idéal. Historiquement cependant, il peut se référer à certaines démarches complètement différentes comme, d'un côté, les travaux des positivistes français tels Saint-Simon et Auguste Comte, qui voyaient dans la sociologie la détermination à la fois des lois de la société et une nouvelle religion humaniste qui la guiderait, et, d'un autre côté, les travaux de logique positiviste du 'Cercle de Vienne' qui cherchait à expliciter les règles de validité des énoncés scientifiques. Ces approches à but scientifique fondées sur des faits identifiables et des entités mesurables sont improprement appelés 'positivistes' mais nous utilisons ce terme dans ce sens parce que, comme nous l'avons vu, la récente critique des tendances dominantes des sciences sociales l'a ainsi utilisé" (Marcus & Fischer, 1986 : 179).

Berque) mais n'accordent qu'un intérêt limité à l'économie et privilégient au travers du recours à l'herméneutique et aux études symboliques à la lettre même des discours des indigènes. Mais surtout, entre les réflexions inquiètes d'un Lisón soucieux de guider de futures recherches et les analyses de Berque sur des domaines abandonnés, nous rencontrons des objectifs très différents poursuivis par les deux types de textes.

Cette hétérogénéité montre justement l'omniprésence d'une histoire des sciences spontanée chez les anthropologues qui, dans une large mesure, guide leurs enquêtes, leurs lieux, thèmes et modalités. C'est à partir d'elles qu'ils conçoivent l'anthropologie du futur.

II. ANTHROPOLOGIE DE L'ANTHROPOLOGIE

Pour aller plus loin, il me semble nécessaire d'évoquer les conditions de notre travail, les conditions dans lesquelles nous travaillons, le contexte dans lequel se développent nos recherches. Parmi d'autres, proposons deux aspects.

II.1. Enquêtes

L'institution universitaire offre d'autres ressources. Un autre lieu de rencontre avec l'«air du temps» se situe dans les relations avec les étudiants. Ils viennent vous voir avec un sujet d'enquête qui vous plaît plus ou moins, qui peut nous embarrasser, qui correspond plus ou moins à leurs expériences et aux vôtres, qui peuvent vous surprendre ou vous intriguer. Parfois le résultat vous donne à penser, vous dévoile de nouveaux objets, de nouvelles possibilités. Ainsi, mon travail sur l'orthographe est le décalque d'une autre enquête qu'a commencée une étudiante il y a plusieurs années et qui n'a pas encore abouti. Je n'ai considéré pouvoir entreprendre ma propre recherche qu'avec son autorisation, bien que depuis ma démarche a considérablement évolué et que les résultats se soient profondément éloignés de leur point de départ. Et puis il y a nos goûts, nos expériences, nos fantasmes. Si chacun de nous explicitait les raisons de ses intérêts pour telle ou telle enquête, il dévoilerait certainement ce qu'il considère comme sa propre intimité qu'il présente de façon occulte dans ses travaux académiques.

Ce contexte détermine pour une large part le futur de l'anthropologie en ce sens qu'il détermine nos propres directions de travail et notre propre image de l'innovation que nous tentons de suivre. "Jouer le nouveau contre l'ancien" (Rorty, 1993 b : 112) conduit non seulement à proposer un nouveau "vocabulaire" mais en même

temps ignorer l'ancien. Or ce dernier, même s'il n'est pas évoqué explicitement, appartient à une discipline et participe à la construction d'un système théorique. Son occultation constitue aussi l'aveu d'une liaison négative et l'affirmation d'une certaine continuité. Toute information peut s'étudier dans le cadre de diverses disciplines et selon plusieurs traditions. Ainsi, le "discours naturel", matière première de l'anthropologie, constitue également la source de la "philosophie du langage ordinaire" d'un Cavell. Simplement, au lieu d'être examinée en fonction de catégories et de rubriques pour une large part imaginées lors de la rencontre avec des "naturels" des sociétés exotiques, ces propos sont étudiés selon divers auteurs ayant orienté leurs réflexions sur notre propre langage, Wittgenstein ou surtout Austin.⁴ Il va sans dire que les anthropologues ont le plus grand profit à tirer de ces recherches philosophiques même si nous n'avons même pas à signaler la réciprocité, tant son évidence s'impose dans les pays anglo-saxons.

Pourtant, dans le pointillisme des impressions, il faudra bien un jour se demander pourquoi l'anthropologie va chercher dans la linguistique ses modes d'investigation et sa méthodologie. La philologie et la linguistique structurale de Jakobson ont successivement servi Boas puis Lévi-Strauss. Quand la linguistique change, l'anthropologie aussi et nous en somme aujourd'hui à la pragmatique. Nous continuons à aller chercher notre eau à la même source même si sa composition change. En effet, la place de l'enquête n'a fait que s'accroître à moins qu'elle ne connaisse qu'un renouveau. Le prestige et l'autorité (mérités) de Mauss et de Lévi-Strauss sont difficilement imaginables aujourd'hui. L'enquête constitue le point de passage obligé des anthropologues auquel seul James Clifford — "le greffier de nos gribouillages" (Rabinow) — a su échapper. À part lui, il n'y a plus aujourd'hui d'«anthropologues de cabinet» novateurs. Or les enquêtes ne nous proposent que des discours — ceux des locuteurs qui agissent ou des observateurs qui commentent — qu'il nous faut les décrypter.

II. 2. Âge

Cette préoccupation, la recherche de justifications autres que l'enquête, apparaît aussi dans les œuvres de maturité. À l'image de Malinowski qui passe des *Argonautes* à *Théorie scientifique de la culture*, ou de Leach de *Systèmes politiques des hautes terres*

⁴ "Comme n'importe quel genre littéraire, (la philosophie) est délimitée, non par sa forme ou sa matière, mais par la tradition, celle d'un roman familial qui comprend, par exemple, Papa Parménide, le bon vieil oncle Kant et le faux frère Derrida" (Rorty, 1993 (a): 196).

de Birmanie à *Culture and Communication*, de multiples anthropologues ont consacré la deuxième partie de leur œuvre aux questions de méthodologie.⁵ Il s'agit évidemment en premier lieu de poursuivre son travail dans l'impossibilité d'aller dans des zones d'accès difficile au climat éprouvant. En second lieu, la maturité offre la possibilité d'une réflexion plus large sur ses propres enquêtes et celles des autres. En troisième lieu, ces auteurs cherchent à poser les "paradigmes" des futures recherches. En un mot, l'œuvre des anthropologues part d'enquêtes circonstanciées pour aller vers des généralités, du concret vers le livresque. Mais ce mouvement quasi inexorable —moi-même, étant donné mon âge...— organise largement le type de savoir ainsi élaboré. La part de l'enquête diminue alors que s'accroissent les considérations épistémologiques.

Ces déterminations personnelles et situationnelles s'inscrivent dans un mouvement plus large, un cadre qui organise nos façons de voir et de penser, que —me semble-t-il— on peut désigner sous l'appellation de "tournant linguistique".

III. LE TOURNANT LINGUISTIQUE

Nécessairement, il provient de ceux qui s'intéressent au "discours naturel" et nous trouvons en premier lieu les philosophes :

1953, WITGENSTEIN, L., *Recherches philosophiques*.

1962, AUSTIN, John L., *How to do things with words* (1970).

Sense and Sensibilia (1971).

Philosophical Papers (1994).

1963, CATON, Ch., *Philosophy and Ordinary Language*.

1967, RORTY, Richard, *The linguistic turn*.

En quinze ans, entre 1953 et 1967, par les recherches de quelques philosophes anglo-saxons naît une nouvelle linguistique, la pragmatique, et quelques auteurs en tirent les conséquences philosophiques. C'était d'autant plus facile que ces analyses revenaient ainsi dans la discipline où elles étaient nées. Il est remarquable que cette innovation soit apparue hors de la linguistique, mais les conséquences qui en résultent débordent dans tous les domaines des "humanités".

⁵ Quelques autres exemples : Marilyn STRATHERN, *The Gender of the Gift*, Berkeley, University of California Press, 1988 / *Shifting Context. Transformations in Anthropological Knowledge*, Londres., New-York, 1995; Renato ROSALDO, *Ilongot Headhunting, 1883-1974. A Study in Society and History*, Stanford, Stanford University Press, 1980 / *Culture & Truth. The Remaking of Social Analysis*, Boston, Beacon Press, 1989; Vincent CRAPANZANO, *Tuhami / Hermes' Dilemma & Hamlet's Desire. On the Epistemology of Interpretation*, Cambridge, Harvard University Press, 1992.

Ce tournant interpelle d'autant plus l'anthropologie qu'en s'appuyant sur les enquêtes, celle-ci rencontre au moins deux pratiques discursives différentes :

- Le discours des "indigènes".

- La nécessité de "traduire" leurs propos non seulement pour en expliciter la logique mais aussi pour les utiliser dans un cadre académique.

À cela s'ajoute l'utilisation de plus en plus indispensable de ce redoutable instrument qu'est le magnétophone (Tedlock, 1983 ; Goody, 1995 ; Àgar, 1996). Outre l'enregistrement mot à mot des propos, il nous permet surtout leur examen après coup. En fonction du contexte, nous pouvons prendre en compte le détail du vocabulaire,⁶ des formulations, les jeux de langage, les lapsus..., tout ce que l'audition immédiate —orientée vers la seule compréhension du contenu— est amenée à négliger. La possibilité d'enregistrer offre à l'enquêteur les matériaux nécessaires à l'exercice de l'analyse en termes de pragmatique du langage.

Ainsi, une conjonction entre une certaine linguistique, des possibilités techniques, des intérêts et des choix théoriques mettent le détail du discours au centre de nos préoccupations. Nous pouvons l'enregistrer et l'analyser : comment aujourd'hui ne pas profiter de ces opportunités ?

Cependant une telle démarche aussi "naturelle" apparaît-elle aujourd'hui, entraîne des choix philosophiques bien précis. En accordant un intérêt particulier au détail du discours à l'encontre de tous les autres objets d'observation, nous nous inscrivons dans une certaine tradition philosophique. "N'accédant pas aux choses mais au discours sur les choses" nous nous rattachons aux principe et aux phrases qui parcourent les textes des sceptiques de Sextus Empiricus à Montaigne.

Éloignons d'un mot l'antique opposition scolastique entre réalisme et nominalisme qui servait souvent à disqualifier le scepticisme. Nous constatons simplement que ceux qui prétendent accéder directement à la réalité le font au moyen de démarches (l'expérience) et de rhétoriques s'inscrivant dans un certain type de discours. Les sciences de la nature ont ainsi comme seul langage les mathématiques qui constituent une forme discursive parmi d'autres même s'il est difficile de les imaginer dans leur domaine.⁷ Elles donnent une certaine représentation de la

⁶ "L'attention aux vocabulaires dans lesquels les phrases sont formulées plutôt qu'à des phrases isolées" (Rorty, 1993 a : 24).

⁷ "Les *Principæ* newtoniens ont fixé le cadre langagier, obligatoirement mathématique, au sein duquel allait se définir les grandes théories-cadres de notre siècle" (Verlet, 1993 : 14).

réalité qui est un discours parmi d'autres —peut-être le meilleur— mais non le seul.

Mais l'attention portée au détail observé implique également que "l'essence est la totalité des caractères qui explique l'acte" (Sartre, 1992 : 71). Cela nous rattache à la tradition phénoménologique qui en décrivant l'apparence des phénomènes considère rendre compte de leur réalité. S'appliquant aux discours cette préoccupation amène à privilégier les conditions dans lesquelles s'expriment les personnes enregistrées et en particulier les situations d'interaction.

Il n'est pas difficile de suivre ces continuités sommairement décrites dans la tradition philosophique depuis Husserl et ses disciples européens et surtout l'influence de la phénoménologie sur les sciences sociales. En Russie avec Bakhtine, en France avec Sartre et aux États-Unis avec Schutz puis Garfinkel et Goffman, la phénoménologie a conduit à l'interactionnisme.

Inscrits dans une tradition philosophique, nous voilà en train de jouer le nouveau contre l'ancien disposant d'une ligne de conduite. D'une part, nous nous posons en rupture au moyen du "tournant linguistique" et d'autre part, nous proposons un objet focal, les discours, et enfin, nous disposons d'une méthode, la pragmatique du langage. La cible fixée, reste à définir des modalités pour l'atteindre.

IV. LIEUX DE DÉBATS

IV. 1. Une démarche, l'examen des discours

L'analyse des discours

Ainsi, le discours devient le centre de nos préoccupations. Il ne s'agit pas ici de présenter l'état des recherches sur ce thème mais simplement de rappeler les cadres qui permettent son examen.

À la suite de Grice, les analyses de conversation ont établi les circonstances qui permettent l'expression même d'un dialogue. Ce dernier auteur définit ainsi ce qu'il appelle les principes de coopération qui permettent la poursuite de l'entretien. Si l'un d'eux est rompu la conversation s'arrête. Dans le cas contraire, les interlocuteurs perpétuent leur échange ce qui implique des buts et des règles, des

“maximes” dit Grice. Ainsi, les interlocuteurs cherchent à tenir des propos rationnels, compréhensibles par les autres, sur un sujet commun et s'accordent pour poursuivre l'entretien. Pour cela, chacun applique des “maximes” identiques sur la quantité, la qualité des informations échangées en respectant des modalités telles que les règles de politesse. Si ces conduites se poursuivent, les échanges seront gratifiants pour les interlocuteurs et les informations échangées seront nombreuses. Mais les règles suivies constituent autant de contraintes qui imposent des silences, des compromis, des accommodements entre interlocuteurs quant à la qualité des informations. Affirmer une opposition trop violente à son interlocuteur entraîne l'arrêt de l'entretien. Dès lors, d'un côté, l'enquêteur étouffera ses convictions mais, de l'autre, le locuteur n'exprimera pas sa pensée dans sa totalité.

La critique des sources

En un mot, les interlocuteurs cachent une bonne partie de leurs croyances et de leur savoir. Il n'est donc pas possible de prendre l'entretien enregistré comme l'expression d'une expérience, mais seulement comme l'expression partielle et partielle d'une expérience et d'un savoir. Pour retrouver l'un et l'autre, l'anthropologue est amené à interpréter les propos enregistrés, à les “critiquer”. Pour cela, il dispose de la riche expérience des historiens qui depuis le 17^{me} siècle savent distinguer les sources directes et indirectes et pratiquent la critique interne et externe (Traimond, 2000). En revanche, les informations orales ne disposent pas d'un appareil et d'un savoir-faire analogue même si ce dernier se développe par deux canaux. D'une part, la multiplication des travaux d'histoire sur des zones sans écriture en particulier en Afrique. D'autre part, l'analyse de plus en plus sophistiquée des entretiens. En un mot, l'anthropologie et l'histoire orale se donnent la main pour examiner de façon de plus en plus précise les données orales recueillies.

Donnons un exemple des possibilités offertes. Nous avons tous en mémoire l'entretien reproduit par Evans-Pritchard dans l'introduction de ses *Nuer*.

MOI: Quel est ton nom ?

CUOL: Tu veux savoir mon nom ?

MOI: Oui.

CUOL: Tu veux savoir mon nom ?

MOI: Oui, tu es venu me visiter dans ma tente et j'aimerais savoir qui tu es.

CUOL: Très bien. Je suis Cuol. Quel est ton nom ?

MOI: Mon nom est Pritchard.

CUOL: Quel est le nom de ton père ?

MOI: Le nom de mon père est aussi Pritchard.

CUOL: Non, ça ne peut pas être vrai. Tu ne peux pas avoir le même nom que ton père.

Nous savons les conclusions désabusées d'Evans-Pritchard : "Je défie le plus patient des ethnologues d'aller de l'avant contre cette manière d'opposition".

Il avait tort. Bennetta Jules-Rosette nous donne une interprétation de ce refus de répondre qui dépasse l'explication "culturaliste" et technique du grand anthropologue anglais. Non seulement elle constate que la question initiale est abandonnée au profit de "l'équilibre de l'interaction" mais, selon elle, donner le nom du lignage aurait eu pour conséquence de dévoiler le dispositif politique et militaire des Nuer. Se taire permettait de garder les secrets militaires. Ainsi interprété, le silence donne sur l'organisation sociale des Nuer des informations plus riches et plus intéressantes que la réponse si elle avait été formulée (Jules-Rosette, 1996). Elle souligne les relativités qui encombrant les informations données dans un entretien et propose ainsi les modalités pour les surmonter.

Il faut commencer par affirmer la plus grande méfiance —tout à fait analogue à celle d'un Berque— vis à vis des informateurs. Elle se justifie parfaitement si l'enquêteur attend d'eux des informations immédiatement utilisables. "J'en ai connu pas mal de ces informateurs jadis utilisés par de grands maîtres, ou réputés tels. C'était soit d'humbles instituteurs maghrébins perdus dans le 'bled' comme nous disions, soit des *mokhaznis* ou miliciens, soit encore des individus plus éveillés que d'autres et qui s'intéressent au type de questions que pose l'enquêteur et qui, par là-même, pour lui plaire, finissent par déformer la réalité" (Berque, 2001: 30). En effet, s'il s'agit d'attendre de ces personnages qu'ils présentent un état de la société, nécessairement leurs propos seront partiels voire faux. Cependant, en fonction du contexte dans lequel ils parlent, de leur statut, de leur volonté de plaire à leurs interlocuteurs, comme toutes, leurs informations méritent examen et interprétation. Ils donnent une certaine vision de la réalité même déformée, même fautive.

En un mot, les informations collectées ne constituent que des sources discutables qui ne peuvent être utilisées qu'après une critique rigoureuse analogue à celle que pratiquent les historiens pour les sources écrites (Traimond, 2000). Il nous faut donc apprendre à hiérarchiser les sources orales tout comme les historiens le font avec les écrits.

Les relations aux locuteurs

Mais Bennetta Jules-Rosette souligne à propos de l'entretien retranscrit par Evans-Pritchard que la recherche de renseignements "est abandonné au profit de l'équilibre de l'interaction". Ce que Goffman appelle "les conditions de félicité", Grice les "principes de coopération" (Grice, 1979), Lisón "co-parler et co-entendre" (Lisón, 1998 : 232) réclame des compromis. Chacun a rencontré les limites au-delà desquelles les questions deviennent grossières, indiscrètes, voire agressives. Pour poursuivre l'enquête, le chercheur doit interrompre son investigation, changer de sujet, renoncer à interroger directement son interlocuteur sur certains thèmes. Mais au passage, il aura appris où se situe le seuil de la discrétion, de l'intimité.

L'essentiel devient alors non le contenu des propos des locuteurs mais la poursuite de la conversation, les conditions dans lesquelles elle se déroule, les formes qu'elle se donne. Ces propos faits de silences, secrets et mensonges deviennent la matière à partir de laquelle l'anthropologue interprète et explique les propos enregistrés.

Dans ces circonstances, la longueur du séjour, l'intimité établie, les activités réalisées avec les locuteurs constituent des éléments essentiels pour que les propos dépassent les conventions, échappent aux normes sociales.

IV. 2. Tous les thèmes

Si l'on regarde les domaines nouveaux investis par l'anthropologie, les plus féconds se situent dans le domaine des sciences de la nature. Quand Latour et Woolgar ont étudié un laboratoire de biologie de Californie, non seulement ils ont montré que les sciences de la nature ne fonctionnent pas de façon très différente des nôtres mais surtout ils ont affirmé la fécondité de l'anthropologie, capable d'étudier un objet quelconque ou plutôt les êtres humains qu'elle que soit leur activité. Cet exemple illustre que nous devons aborder n'importe quelle question, même les plus rebattues. Le petit livre d'Agulhon sur De Gaulle (2000) observant un homme politique au travers de détails généralement perçus comme marginaux, pièce de théâtre, verroterie, représentation de Paris... montre la fécondité d'une telle démarche. Par l'observation directe de l'image du personnage en divers lieux, il donne une analyse de personnage bien plus convainquante qu'une étude politique au travers de la description de ses décisions et des réactions qu'elles ont provoquées. L'avenir de l'anthropologie passe par l'élargissement des ses thèmes traditionnels.

IV. 3. La question de l'autorité

Le "discours naturel"

Qu'apporte l'anthropologie à la connaissance de la société ? En premier lieu, contrairement à toutes les autres sciences sociales elle s'intéresse au "discours naturel" au sens de langue naturelle, à la parole ordinaire. Au lieu de leur substituer des catégories préconstruites, des problématiques imposées, des discours "représentatifs", des chiffres... , elle prend "au sérieux" les propos de la vie quotidienne, y trouvant à la fois sa matière et son autorité. L'anthropologue ne peut avancer "sérieusement" que des propositions appuyées, justifiées par la parole de ses locuteurs. Ceux-ci peuvent évidemment mentir, se tromper ou se taire mais ces "mensonges, secrets et silences" fondent l'interprétation du chercheur. En anthropologie tout "discours savant" découle —selon diverses procédures dont le lecteur est témoin— du discours naturel, des propos des locuteurs.

Le témoignage

En effet, l'anthropologie utilise prioritairement le témoignage qui évidemment dispose d'une autorité supérieure à toute source écrite directe. Le crédit dont dispose la parole de celui qui a vu l'événement s'explique par diverses raisons, sa présence certes mais aussi le regard d'en bas, la multiplication des détails et l'observation microscopique. C'est un des aspects de l'«observation dense». "Aux historiens, [les témoins] apprendront que toute l'histoire militaire vue de haut, conçue en partie d'échec, faite d'après les documents d'état-major et sans les témoignages des vrais acteurs, de ceux qui portent et subissent les coups, est une agréable illusion où l'on croit pouvoir construire un ensemble, lequel est fait de détails, sans connaître l'essence même de ces détails" (Cru, 1997 : 53). En outre, l'anthropologue est souvent également présent dans les situations qu'il étudie et, même s'il se trompe, cette situation assure un grand crédit à son autorité.

En fait je ne fais que décrire l'anthropologie que j'aime et que j'essaie de faire. Mais je sais aussi que ses développements ultérieurs apparaîtront là où je ne les attends pas. C'est à dire que tout ce que j'ai dit se révélera faux. Mais sait-on jamais ?

BIBLIOGRAPHIE

- AGULHON, Maurice. *De Gaulle*, Paris, Plon, 2000.
- AUSTIN, John L. *How to do things with words*, Cambridge, Harvard University Press, 1962..
- . *Le langage de la perception*, Paris, Armand Colin, 1971.
- . *Philosophical Papers*, 1994.
- BERQUE, Jacques. *Opera Minora*, Paris, Bouchène, 2001.
- CHARTIER, Roger. *Le jeu de la règle. Lectures*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, Études Culturelles, 2000.
- CLIFFORD, James & MARCUS, George E. *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1988 (1986).
- CRU, Jean Norton. *Du témoignage*, Paris, Allia, 1997 (1930).
- DAKLHIA, Jocelyne. "Le terrain de la vérité", *Enquête* 1, 1995.
- EVANS-PRITCHARD, E. E. *Les Nuer. Description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*, Paris, Gallimard, 1968.
- FOUCAULT, Michel. *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- . *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1972.
- GOFFMAN, Erving. *Façon de parler*, Paris, Éditions de Minuit, 1987.
- GOODY, Jack. "The Anthropologist and the Tape-recorder", *Minpaku Anthropology Newsletter* 1, December 1995.
- GRICE, P. "Logique et conversation", *Communication* 30, 1979.
- HILL, Jane H. & IRVINE, Judith T. *Responsability and Evidence in Oral Discourse*, Cambridge, Cambridge University Press, Studies in the Social and Cultural Foundations of Language, 15, 1993.
- JULES-ROSETTE, Bennetta. "L'ethnographie et l'ethnologie indigène. L'histoire, le discours et les paysages de la mémoire", *Cahiers ethnologiques* 18, 1996: 71-80.
- KUHN, Thomas S. *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, Champs, 1983.
- LAUGIER, S. *Du réel à l'ordinaire. Quelle philosophie du langage aujourd'hui ?*, Paris, Vrin, 1999.
- . *Penser l'ordinaire : une autre philosophie américaine*, Paris, PUF, 1999.
- LISÓN TOLOSANA, Carmelo, et al. *Antropología: Horizontes teóricos*, Granada, Comares, 1998.
- (ed.). *Antropología: Horizontes interpretativos*, Granada, Universidad de Granada, 2000.

- MARCUS, George E. & FISCHER, Michael M. *Anthropology as Cultural Critic. An Experimental Moment in the Human Sciences*, Chicago – London The University of Chicago Press, 1986.
- POUILLON, François. "Enquête dans la bibliographie de Jacques Berque. Parcours d'histoire sociale", *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée* 83-84, 1988.
- RORTY, Richard. *Conséquences du pragmatisme*, Paris, Le Seuil, 1993 (a).
- . *Contingence, ironie et solidarité*, Paris, Armand Colin, 1993 (b).
- ROSALDO, Renato. *Culture & Truth*, Boston, Beacon Press, 1998.
- . *Ilongot Headhunting*, Stanford, Stanford University Press, 1980.
- SANMARTÍN, Ricardo. *Valores culturales. El cambio social entre la tradición y la modernidad*, Granada, Comares, 1999.
- SARTRE, Jean-Paul. *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 1992 (1943).
- TEDLOCK, Dennis. *The Spoken World and the Work on Interpretation*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1983.
- TRAIMOND, Bernard. *Vérités en quête d'auteurs. Essai sur la critique des sources en anthropologie*, Bordeaux, William Blake and Co., 2000.
- . *Une cause nationale : l'orthographe française*, Paris, PUF, Ethnologies, 2001.
- VERLET, Loup. *La malle de Newton*, Paris, Gallimard, 1993.
- WITTGENSTEIN, Ludwig. *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, 1953.

ANNEXE

Extrait de TRAIMOND, Bernard, *Une cause nationale : l'orthographe française. Éloge de l'inconstance*, Paris, PUF, Ethnologies, 2001, pp. 21-22.

Précisons donc maintenant de façon synthétique et donc juridique la logique de notre démarche.

En premier lieu, nous avons choisi certaines sources privilégiées (mais non exclusives), les propos de locuteurs, des praticiens de l'orthographe que nous sommes tous. Le choix de ce type de données entraîne deux conséquences :

1. Chaque information est singulière et n'exprime que la rencontre ponctuelle du locuteur et de l'enquêteur. Selon les questions posées, la nature et l'intensité des relations ainsi établies, les informations échangées seront chaque fois différentes.

2. Chacune ne constitue qu'une micro-donnée, exprimée et analysée à une échelle restreinte, c'est chaque fois un détail, une poussière... À ce nuage, il faudra trouver un sens.

Le second choix porte sur l'objet auquel quiconque se trouve confronté. Tout Français a une expérience de ses relations à l'orthographe et nous voudrions rendre compte de la perception émotionnelle de ces situations.⁸

De là découlent deux conséquences :

1. Le lien entre ce vécu ressenti et la cause nationale ne s'impose évidemment pas et le glissement de l'un à l'autre (les fautes d'orthographe et le refus de toute réforme par exemple) sera au centre de notre problématique justement en raison de l'absurdité du lien. Il se perpétue malgré l'absence de toute relation immédiate ou rationnelle entre l'orthographe et la nation. Pour pouvoir être exprimé, il doit passer par diverses médiations, l'imposition de mécanismes idéologiques, dont il faudra déterminer les étapes.

2. La problématique posée décide donc de l'objet de l'enquête mais aussi des réponses des locuteurs par le truchement, entre autres, de formulations des questions. L'un pourra être amené à donner un avis sur un point sur lequel il n'a jamais réfléchi, l'autre changer d'opinion au cours de la rencontre, entre deux entretiens et après l'un d'eux. L'analyse de ces données ainsi recueillies doit faire intervenir ces contingences. La simple lecture de la transcription des entretiens montre que tel locuteur dispose d'un discours organisé et réfléchi sur l'orthographe alors qu'un autre ne dispose d'un discours élaboré qu'à la fin de la rencontre, les questions posées et les premières réponses, lui posant des interrogations dont il ne s'était pas préoccupé auparavant. Toutes ces données nous fournissent les matériaux de la réflexion.

Troisième choix, enfin, qui découle des deux premiers. Nous allons donc travailler sur des représentations.

1. Cela signifie que même si quiconque a une pratique de l'orthographe, ce vécu ne nous parvient que par le truchement de propos qu'il faut ensuite décrypter. Il ne s'agit donc pas seulement de les reproduire mais de les comprendre, de reconstituer la rationalité du locuteur et les catégories utilisées.

2. Nous ne rencontrerons donc que des discours. Par l'analyse critique de ces informations, notre travail consistera à les hiérarchiser selon par exemple, le degré de véracité accordé par le locuteur ou les contextes, les questions qui les ont suscités et surtout notre problématique. Tout n'est pas vrai, ni même intéressant mais seule l'articulation des diverses données les unes aux autres engendre l'analyse.

Pour désigner cette démarche d'un mot, nous pourrions l'appeler une *ethnopragmatique* pour élargir l'expression d'Alessandro Duranti (Hill & Irvine, 1993 : 24). Nous proposons de la définir par les quelques principes brièvement et dogmatiquement énoncés plus haut dans le but de donner les "règles du jeu" qui ont présidées au déroulement de l'enquête, à l'interprétation et la présentation des données recueillies. Mais la validité de la démarche ne pourra s'affirmer que par l'adhésion du lecteur. Elle doit convaincre par la rationalité de la démonstration mais aussi par la conformité à des situations déjà rencontrées par d'autres. "Mon expérience personnelle—écrit Renato Rosaldo—sert de véhicule pour rendre le type et la fameuse douleur des Ilongots⁹ plus facilement accessible aux lecteurs que certains des plus détachés modes de composition" (Rosaldo, 1989 : 82). Cette relation chercheur/lecteur fonde l'acte de lecture qui, s'il fonctionne bien, amène le propos de l'auteur à coïncider avec ce qu'en retient celui qui parcourt le texte selon des modalités très diverses.

⁸ Ce texte nous remet sans décalage dans l'émotion primitive que provoqua l'expérience, écrit François Pouillon à propos d'une phrase de Jacques Berque (Pouillon, 1998 : 47).

⁹ Minorité des Philippines.